

Introduction

Au cours de l'été 2005, je m'apprêtais à écrire ce second tome de *Mécréance et discrédit* avec, comme sous-titre, *L'aristocratie à venir*, tel que je l'avais annoncé dans *La décadence des démocraties industrielles*. Mais comme cela m'arrive souvent depuis quelques années, mon programme de travail fut bouleversé par les événements : les attentats qui se produisirent à Londres au mois de juillet me dévièrent de mon objet. Puis je fus ralenti par quelques semaines de maladie, et je ne parvins pas à finir l'ouvrage avant la fin de l'été.

Revenu à Paris, je repris mes activités professionnelles. L'automne fut très agité. Relisant au mois de décembre ce que j'avais écrit juste après les attentats des « kamikazes » anglais, sur Antigone et la jeunesse, sur le désespoir – ce que j'appelle ici la misère spirituelle –, et sur les raisons d'espérer, les mots et les phrases, dans l'après-coup, me semblaient annoncer, de façon assez troublante, ce qui s'est produit en France durant le mois de novembre, à la suite de la tragédie de Clichy sois bois, où deux jeunes gens sont morts électrocutés. Pire, ces mots et ces phrases me semblaient faire par avance écho aux terribles débats de la Cour d'Assises de Beauvais lorsqu'elle jugea Patricia et Emmanuel Cartier, parents infanticides.

Dans ces mois atroces, où l'on aura entendu tant de propos difficilement imaginables il y a à peine quelques années, y compris sur « le temps des colonies », auront aussi été publiés divers opuscules à propos du capitalisme et de sa catastrophe annoncée, dont *Le capitalisme total*, de Jean Peyrelevade, et *Le capitalisme est*





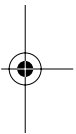
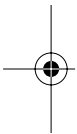
Mécréance et discrédit 2

en train de s'autodétruire, de Patrick Artus. Ces deux ouvrages disent, comme je le soutiens dans *La décadence des démocraties industrielles*, bien que pour des raisons différentes des miennes, que l'actuel modèle socio-économique de la production industrielle est caduc. Ce deuxième tome est aussi une sorte de dialogue indirect avec ces livres et leurs thèses.

La misère *symbolique* conduit irrésistiblement à la misère *spirituelle*. Par cette expression, je désigne d'abord ce qui provoque une paralysie des fonctions de l'esprit humain. Le mot « esprit » désigne ici le processus noétique à la fois psychique *et* collectif (cérébral et social) : l'esprit est ce qui *dépasse* le *je* et le relie au *nous*, il est la condition du *et* de l'individuation psychique *et* collective, tout comme l'est d'ailleurs la technique. L'esprit dont je parle ici n'est pas une vapeur ou une pure idée, une pure forme, ou encore ce que l'on appelle un « pur esprit », mais ce qui, *passant par l'organisation de la matière*, ouvre le processus de conjonctions, de disjonctions et en cela de transformations et de trans-individuations en quoi l'individuation psychique et collective *consiste*.

Et c'est en cela – en tant qu'elle est toujours déjà *à la fois* psychique et collective – que la connaissance est un fruit de l'esprit : il n'existe de connaissance que dans la mesure où celle-ci *circule et se transmet*, et, dans cette transmission, se transforme, engendrant de nouvelles connaissances, qui constituent l'histoire de ce que Husserl appelait pour sa part un « nous transcendantal », et forme et transforme aussi en cela le *cours* de l'individuation à son plus haut niveau. La connaissance n'est cependant elle-même qu'une forme très épurée *des savoirs* qui constituent l'esprit. Or, ces savoirs sont d'abord et surtout – y compris dans les sociétés où il n'y a pas de connaissance (si l'on entend par là, comme c'est ici mon cas, des formalismes théoriques) – des savoir-faire et des savoir-vivre.

Le processus d'individuation, aujourd'hui, et en tant qu'il consiste en une permanente transformation des savoir-faire, des savoir-vivre et des connaissances, ne se produit plus que dans des





Introduction

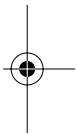
conditions extrêmes de contrôle, en sorte que l'on peut douter qu'il s'agisse encore d'individuation. Gilbert Simondon en doute quant aux savoir-faire de l'ouvrier devenu prolétaire¹, raison pour laquelle il pose qu'il est *désindividué*. Et j'en doute moi-même quant aux savoir-vivre du consommateur, que je crois désindividué, et ainsi prolétarisé à son tour, ce qui constitue ce que j'ai appelé une prolétarisation généralisée². On peut enfin se demander si la connaissance qui est engendrée par l'industrialisation des savoirs et les technologies cognitives, en particulier en tant qu'elles produisent un *syndrome de saturation cognitive* et un phénomène d'*entropie* des hypothèses, des axiomes et des méthodes de la recherche, constitue encore un véritable processus d'individuation de l'*épistémè* contemporaine.

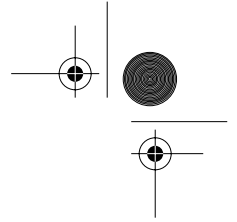
De plus et surtout, la misère spirituelle, en tant que blocage ou destruction des circuits psychiques et sociaux par lesquels se constituent les objets de l'esprit – qui sont des objets d'*admiration*, de *sublimation* et d'*amour* (de l'art, de la science, de la langue, du savoir et de la sagesse, ce qui se dit en grec *philo-sophia*) –, ce blocage ou cette destruction, donc, engendre aussi une *situation anxigène* qui *aggrave et renforce* cette paralysie de l'esprit humain psychosocial : l'âme noétique sent que, dépourvue de sa faculté première, la pensée, sa capacité à discerner et donc à anticiper, et à *vouloir et agir en connaissance de cause*, est *radicalement menacée* – et avec elle, l'espèce humaine en totalité.

L'âme noétique tend alors à *régresser vers le comportement réactif et l'instinct de survie*, ce qui induit, chez les êtres désirants que nous sommes, le *règne des pulsions* – et en particulier, des pulsions de destruction et des compulsions qui en sont les symptômes, où prolifèrent les addictions. Les fonctions spirituelles sont alors proprement tétanisées, et c'est un cercle vicieux qui s'installe, et qui ne pourrait que conduire, s'il devait perdurer, aux *comportements paniques* – ce qualificatif, hanté par le dieu Pan

1. Sur ce point, cf. mes commentaires dans *De la misère symbolique 1. L'époque hyperindustrielle*, Galilée, 2004, et dans *Mécréance et discrédit 1. La décadence des démocraties industrielles*, Galilée, 2004.

2. *Mécréance et discrédit 1*, op. cit., p. 92-94 et 143-147.





Mécréance et discrédit 2

et sa syrinx, ne désignant pas simplement ici la peur, mais les réactions grégaires induites par cette peur, où tous (ce qui se dit en grec *pan*) sont inclus. C'est alors le règne de la bêtise.

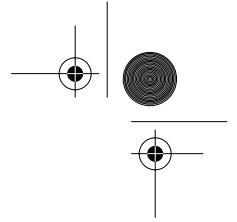
Nous vivons sous ce règne : là est notre misère. Or, cet état de fait engendre à son tour un nouvel élément de désublimation, c'est-à-dire de déspiritualisation – ou, pour parler encore avec Valéry, de « baisse de la valeur esprit », sinon de destruction absolue de celui-ci : le *désespoir*, c'est-à-dire la destruction du *règne des fins* en quoi consiste, comme Kant l'aura enseigné, la raison. La raison est en effet intrinsèquement liée à l'espoir, autrement dit à la visée – ne serait-ce que sous formes d'idéalités et de noèmes, aussi bien que d'idéalisations telles que les décrit Freud comme intrinsèquement engendrées par la vie amoureuse en quoi consiste spécifiquement l'esprit humain – de buts et de motifs sans lesquels elle n'est plus qu'une machine algorithmique, c'est-à-dire un système de comparaisons réductibles à une suite de calculs sans objet.

Ce que Weber a appelé le désenchantement porte en lui un tel devenir réactif, et, finalement, bête, et c'est aussi ce que Nietzsche appelle le nihilisme. Ce devenir – qui fait tomber les leurres métaphysiques dont la philosophie aura elle-même ébranlés en élaborant au fil des siècles l'*esprit critique*, c'est-à-dire libre – est cependant porteur par lui-même, et pour cette raison, d'un potentiel de transformation sans précédent : il appelle une *nouvelle époque de l'esprit, c'est-à-dire de la civilisation*.

Mais dans l'immédiat, il en résulte une destruction des formes de l'esprit transmises à travers ce processus de désenchantement *sans conduire à leur trans-formation*, c'est-à-dire à leur *individuation*, et c'est pourquoi nous vivons l'époque de ce que j'ai appelé, dans le premier tome de *Mécréance et Discrédit*, la *décadence* des démocraties industrielles.

Porté à son extrémité, le désenchantement, qui aura constitué la loi de la conquête du monde entier par le capitalisme, aboutit à la *perte de l'esprit du capitalisme*. Or, je crois, comme Weber sans doute, et comme Luc Boltanski et Ève Chiapello¹, qu'un

1. *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999.

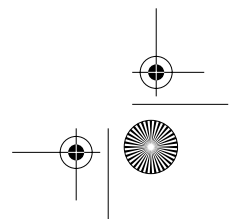
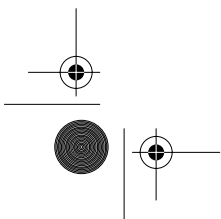


Introduction

capitalisme totalement dépourvu d'esprit, c'est-à-dire, en fin de compte, de motivation, autrement dit de *motifs de vivre*, ce que je viens d'appeler le règne des fins, un tel capitalisme, *ayant perdu l'esprit*, n'est pas possible. Mais à la différence de Luc Boltanski et d'Ève Chiapello, je ne crois pas que le capitalisme actuel ait engendré un « nouvel esprit du capitalisme ». Je crois tout au contraire que le capitalisme est très profondément menacé *par lui-même*, et que c'est la raison pour laquelle, consciemment ou non, le Medef a fait du « réenchantement du monde » le thème de son université d'été en 2005, tandis de nombreux livres, souvent issus des milieux économiques et financiers, paraissent pour critiquer le devenir du capitalisme contemporain.

Conduisant à la perte de tout espoir, la destruction de l'esprit est aussi celle de la possibilité même de constituer les horizons d'attente d'un *nous*. Il en va ainsi lorsque le capitalisme, pour pénétrer tous les marchés et exploiter tous les possibles que révèle l'innovation industrielle, et qui viennent sans cesse bouleverser les structures sociales, c'est-à-dire les dispositifs de l'individuation collective telle qu'elle permet aux individus psychiques de trouver leur place, conduit à la destruction de toutes les barrières à la circulation des marchandises, en lieu et place d'une circulation des œuvres de l'esprit, et en cela, à la pure et simple *liquidation du surmoi* comme dispositifs d'interdits aussi bien que de la *sublimation comme socialisation par laquelle se constitue le désir en tant que, psychique, il est toujours déjà aussi collectif* – y compris sous ses formes transgressives, et c'est ce que j'appelle le complexe d'Antigone.

La perte de l'esprit, c'est alors, tout d'abord, et massivement, le populisme industriel comme exploitation des temps de cerveaux disponibles telle qu'elle s'adresse systématiquement aux mécanismes pulsionnels et régressifs, et *contre l'esprit comme soin pris aux objets et aux sujets du désir* individuel et collectif – y compris le *soin pris aux enfants*. Comme je l'ai développé dans *Constituer l'Europe 1. Dans un monde sans vergogne*, le populisme industriel conduit à la destruction de toute vergogne (*aidôs*), c'est-à-dire à la liquidation de toute sublimation et de toute surmoïsation : de toute *loi*, et donc, de toute *justice*. C'est





Mécréance et discrédit 2

alors que règnent et le cynisme, et les passages à l'acte transgressifs animés par une pure pulsion de mort, qui ne conduisent autrement dit à aucune transindividuation, à aucune possibilité de sublimation – sinon sous la forme *redoutable* de ce que j'appelle ici, en analysant les comportements terroristes en particulier, la *sublimation négative*, à propos de laquelle Freud entrouvrit une analyse.

La perte de l'esprit du capitalisme et la misère spirituelle où elle conduit ne peuvent engendrer que le développement d'une société profondément *irrationnelle* au sens où en a disparu la raison comme *motif d'espérer*, comme règne des fins. Le désenchantement *absolu*, comme *disparition de tout horizon d'attente*, et où toute croyance, religieuse, politique *ou libidinale*, c'est-à-dire aussi filiale et sociale, et constituant en cela le tissu des solidarités sans lesquelles aucune société n'est possible, et qu'Aristote nommait la *philia*, frappe en particulier ceux qui pensent *ne plus rien avoir à attendre* du développement des sociétés hyperindustrielles – et qui sont *de plus en plus nombreux*.

Or, n'avoir plus rien à attendre signifie tout aussi bien n'avoir plus rien à craindre, ce qui est aussi le sens de l'*elpis* : attente qui est porteuse à la fois de l'espoir et de la crainte. Dans le désespoir, il n'y a plus de crainte – et les mécanismes de répression qui prolifèrent pour tenter de colmater les effets de la *perte d'autorité qu'est aussi la perte d'esprit* sont de moins en moins efficaces et, finalement, engendrent de plus en plus *le contraire* de ce pour quoi ils sont faits, mais sous des formes extrêmes et totalement irrationnelles. C'est ce qui advient en ce moment, et c'est une *très mauvaise nouvelle* : l'*hyperpuissance* du système technique de l'époque hyperindustrielle ne peut demeurer puissante que pour autant qu'y règne une confiance ordinaire et aveugle que l'irrationalité destructrice engendrée par la liquidation du règne des fins ne peut que ruiner. Or, la confiance est le *préalable* du fonctionnement de l'hyperpuissance : dès lors que celle-ci est perdue, l'hyperpuissance se renverse en hypervulnérabilité et impuissance. La perte des motifs d'espérer se répand alors à *tous* comme une maladie contagieuse. Ce *tous* n'est plus un *nous* : c'est une panique.

